

EUGÈNE BURNOUF
(1801-1852)
ET LES ÉTUDES INDO-IRANOLOGIQUES

Actes de la Journée d'étude d'Urville
(28 mai 2022)

suivis des

Lalitavistara (ch. 1-2) et *Kāraṇḍavyūha*

traduits par E. Burnouf

édités par

Guillaume DUCÉUR
Université de Strasbourg

Université de Strasbourg

2022

EUGÈNE BURNOUF
(1801-1852)

ET LES ÉTUDES INDO-IRANOLOGIQUES



IN MEMORIAM
Jeanne-Marie ALLIER-DEMIÉVILLE
(1930-2022)

EUGÈNE BURNOUF
(1801-1852)

ET LES ÉTUDES INDO-IRANOLOGIQUES

Actes de la Journée d'étude d'Urville
(28 mai 2022)

suivis des

Lalitavistara (ch. 1-2) et *Kāraṇḍavyūha*

traduits par E. Burnouf

édités par

Guillaume DUCŒUR
Université de Strasbourg

Université de Strasbourg

2022

Ouvrage publié avec le soutien
de l'Institut Thématique Interdisciplinaire
d'histoire, sociologie, archéologie et anthropologie des religions
de l'Université de Strasbourg

Responsable éditorial

Guillaume DUCŒUR
Professeur d'histoire des religions

Image de couverture

Bhikkhu- et *Bhikkhunī-Pātimokkha*
Pāli 9 – anc. cote Burnouf 151 (BnF)

Institut d'histoire des religions
Faculté des Sciences historiques
Palais universitaire
9, place de l'université
67084 Strasbourg cedex

© 2022 Institut d'histoire des religions de l'Université de Strasbourg

ISBN 978-2-9582518-6-4

Avant-Propos

Le samedi 28 mai 2022, dans la salle communale d'Urville-Bocage en Cotentin, village natal de Jean-Louis Burnouf (1775-1844), en la présence de monsieur le maire Jean Lefauconnier et des descendants de la famille Burnouf représentés par monsieur Jean-Louis Burnouf, furent commémorées les recherches indo-iranologiques d'Eugène Burnouf qui mourut cent soixante-dix ans plus tôt, jour pour jour, le 28 mai 1852 à Paris.

Dans le cadre du bicentenaire de la Société asiatique de Paris, ce fut l'occasion de rappeler également les travaux qu'entreprirent Burnouf père et fils, membres de ladite Société dès l'année de sa fondation en 1822 – Eugène Burnouf en fut secrétaire à partir de 1830 –, sur les littératures sanskrite et avestique, et, plus particulièrement, sur le nouveau départ qu'E. Burnouf insuffla en Europe dans les domaines de l'iranologie et de l'indologie, notamment par ses recherches philologiques et historiques sur l'*Avesta*, le *Ṛgveda* et les textes bouddhiques en langues pâlie et sanskrite.

Ce volume regroupe une série de contributions présentées lors de cette journée d'étude à Urville-Bocage, organisée avec le soutien de l'Institut thématique interdisciplinaire d'histoire, de sociologie, d'archéologie et d'anthropologie des religions de l'Université de Strasbourg, ainsi que les traductions de deux textes bouddhiques appartenant au courant du mahāyāna – le *Lalitavistara* (les deux premiers chapitres) et le *Kāraṇḍavyūha* –, qu'E. Burnouf avait faites, mais qui étaient restées à l'état de manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France, et, de ce fait, n'avaient jamais été éditées. Le présent volume était l'occasion de les présenter au public. Il sera suivi d'une autre traduction inédite faite par Eugène Burnouf, celle de l'*Aṣṭasāhasrikā Prajñāpāramitā* ou *La perfection de sagesse*

en huit mille stances, dans le quatrième volume de la collection des Publications de l'Institut d'histoire des religions.

Nous tenons à remercier vivement les collègues qui ont pris le temps de célébrer cette grande figure de l'indo-iranologie française du XIX^e siècle ainsi que monsieur le maire et les habitants d'Urville-Bocage qui nous ont accueillis chaleureusement et plus largement l'ensemble des personnes présentes tout au long de cette agréable et enrichissante rencontre urvillaise.

Strasbourg, 27 novembre 2022

Guillaume DUCÉUR



Maison natale de Jean-Louis Burnouf (1775-1844)
Urville-Bocage (© photographie Mong-Xeng Ly)

Recherches et enseignements sur le *Ṛgveda*

Guillaume DUCŒUR
Université de Strasbourg

« Des leçons comme les siennes sur les hymnes du *Véda*, étaient plus précieuses et plus rares que des leçons sur la déclinaison et la conjugaison sanscrites. »¹

J. Barthélemy Saint-Hilaire

Dans son ouvrage publié en 1928 et intitulé *Les maîtres de la philologie védique*, Louis Renou (1896-1966) affirmait au sujet des prémices des études védiques en Europe :

« Il fallut attendre Burnouf et l'école des rudes pionniers qui se créa autour de lui à Paris. Burnouf, sans avoir lui-même laissé de travaux sur le *Véda*, suscita partout des directions décisives, et son impulsion, attestée par Max Müller, déclencha en fait le mouvement proprement scientifique qui prit naissance aux alentours de 1850 ; sur le domaine du *Véda* comme ailleurs on reconnaît la marque du maître : largeur de vues dans la conception, rigueur minutieuse dans l'exécution. »²

Dès lors, pour comprendre l'intérêt que porta Eugène Burnouf au *Véda* et, plus particulièrement, au *Ṛgveda*, au *Savoir des strophes* liturgiques composées dans les territoires du Nord-Ouest de l'Inde au II^e millénaire avant notre ère, il convient de revenir sur les différents facteurs qui le conduisirent, d'une part, à chercher à obtenir des manuscrits afin de les collationner et, d'autre part, à

¹ BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE 1852, p. 573.

² RENO 1928, p. 2.

s'engager dans une étude lexicale minutieuse. Ce travail de restitution historiographique est rendu aujourd'hui possible grâce à ses notes personnelles et ses manuscrits sanskrits conservés, dès après sa mort, à la Bibliothèque nationale de France, ainsi qu'à ses ouvrages imprimés et ses correspondances, complétés par les différents témoignages de ses élèves de l'époque, notamment ceux laissés par Édouard Dulaurier³ (1807-1881), dans ses notes de cours, et par son « élève de cœur », Max Müller (1823-1900).

Cette restitution historique peut être divisée en trois intervalles chronologiques : de 1829 à 1838, période durant laquelle Burnouf prit progressivement conscience de l'importance du *Ṛgveda*, notamment de l'archaïsme de sa langue, lui offrant un comparant devenu nécessaire à la bonne compréhension de la langue avestique. C'est aussi la période du tâtonnement, dû à l'état médiocre des manuscrits védiques de la Bibliothèque du roi, et, par conséquent, de son voyage à Londres, en 1835, et de sa rencontre avec Friedrich Rosen (1805-1837) ; de 1839 à 1845, le temps de l'étude du *Ṛgveda* après la publication posthume de l'édition et de la traduction latine du premier huitain du *Ṛgveda* de Rosen qui l'amena à dispenser ses cours au Collège de France sur le *Ṛgveda* durant six années et de parfaire ses commentaires sur la langue avestique. Ce fut la période durant laquelle vinrent assister à ses cours Adolphe Regnier (1804-1884), qui écrivit dans les années 1850 sur la grammaire védique ; Théodore Pavie (1811-1896), son élève favori ; le belge Félix Nève (1816-1893) qui publia, en 1842, un ensemble d'hymnes du *Ṛgveda* traduits pour la première fois en français ; Theodor Goldstücker (1821-1872) ; Édouard Dulaurier ; Rudolf von Roth (1821-1895) ; Ernest Renan (1823-1892) et, enfin Max Müller qui arriva à Paris en mars 1845⁴. De 1846 à sa mort, survenue en 1852, intervalle durant lequel son souhait de voir paraître une édition intégrale du *Ṛgveda* accompagnée du commentaire médiéval de Sāyaṇa se réalisait progressivement à la suite de sa requête auprès de Max Müller.

³ Voir Annexe 1.

⁴ MÜLLER 1901, p. 162.

Formé très tôt aux lettres classiques et à la langue sanskrite par son père Jean-Louis, au persan par Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838), ayant suivi les cours de sanskrit d'Antoine-Léonard Chézy (1773-1832), conscient de l'importance que pouvait apporter le comparatisme linguistique tel que le pratiquaient alors Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832), dans le domaine des langues extrême-orientales, et Franz Bopp (1791-1867) dans celui des langues dites indo-européennes, Eugène Burnouf porta progressivement son attention sur le *Veda* et, plus particulièrement, sur le *R̥gveda* afin d'y trouver des points de comparaison possibles entre le sanskrit archaïque ṛgvédique et la langue avestique qu'il tentait depuis plusieurs années de déchiffrer à la suite du labeur conséquent auquel s'était déjà attelé Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805) un demi-siècle plus tôt. Ce travail de lexicologie et de lexicographie indo-iraniennes, ou indo-persanes comme il le définissait lui-même⁵, n'avait pas pour seul but d'éclaircir le champ sémantique de termes avestiques restés encore obscurs, mais visait également à déterminer l'histoire de ces langues et par là-même à restituer l'histoire des peuples qui les avaient parlées. Ainsi, dès 1829, E. Burnouf énonça clairement la problématique qui l'occupait alors : « Lequel de ces deux idiomes, celui des Parses ou celui des Brahmanes, peut être considéré comme antérieur à l'autre ? »⁶. Plus encore, cette étude linguistique comparée devait aboutir à « vérifier si c'est hors de l'Inde, dans la Bactriane ou dans la Médie, qu'il faut chercher l'origine de la langue et en même temps de la civilisation des Brahmanes »⁷. Ainsi, loin de se contenter de déterminer le champ lexical de l'avestique à partir d'une comparaison avec les langues indiennes – sanskrit classique, puis langue védique, voire pāli – dans leur rapport de parenté linguistique, Burnouf inversa les termes de l'équation en faisant du comparant védique, à son tour, un comparé qui devait permettre de redéfinir l'origine géographique des peuples d'expression sanskrite. Son travail sur l'histoire du bouddhisme du Sud à travers son étude de la langue pālie, publiée

⁵ BURNOUF 1840-1850, p. iv.

⁶ BURNOUF 1829, p. 322.

⁷ *Ibid.*, p. 321.

en 1826, l'avait conforté sur une diffusion des langues indiennes, apparentées au sanskrit, du nord au sud de l'Inde, puis jusqu'en Asie du Sud-Est. Aussi, la démonstration de la parenté entre l'avestique et le sanskrit le plus archaïque, celui du *R̥gveda*, devait lui offrir les arguments scientifiques nécessaires pour tirer les origines géographiques des peuples ayant parlé ce dernier à l'extérieur des frontières du sous-continent indien, ou Inde cisgangétique, vers les territoires centrasiatiques, les actuels Afghanistan, Tadjikistan et Ouzbékistan. Dès lors, E. Burnouf tenta de lire les *Veda* afin d'y déceler des équivalences linguistiques entre langues avestique et védique qui conforteraient sa théorie. Mais les manuscrits védiques conservés à la Bibliothèque du roi restaient d'un accès difficile, car ces copies avaient été réalisées à la demande de Jean-Paul Bignon (1662-1743), bibliothécaire royal, un siècle plus tôt par des missionnaires jésuites alors implantés en Inde du Sud⁸. De fait, Burnouf dut compiler des manuscrits du *Veda*, certes en langue sanskrite, mais en écriture télंगा, et non en écriture nāgarī, incisée sur feuilles de palmier parmi lesquels, notamment, une copie du *R̥gveda* parvenue de Pondichéry à Paris le 30 juillet 1731 (voir Annexe 2). Ainsi écrivit-il, le 6 juin 1830, à l'iranologue Jules Mohl (1800-1876) qui résidait alors à Londres :

« J'ai mis le nez dans le peu de Védas que nous avons à la Bibliothèque, à cause de quelques analogies que j'ai cru remarquer entre le zend et le dialecte des Védas. Mais nos manuscrits sont dans un état affreux d'imperfection ; il n'y a rien à faire avec si peu de secours. »⁹

Puis, le 24 juin, à son ami indianiste Christian Lassen (1800-1876) qui se trouvait à Bonn : « Depuis que je vous ai écrit, j'ai regardé un peu les Védas qui sont dans ces affreux manuscrits télingas. La forme même sous laquelle ils se trouvent empêche qu'on y fasse des progrès un peu marqués. »¹⁰ Que de progrès Burnouf n'aurait-il fait si la Société asiatique Paris ou la Bibliothèque du roi avait consenti

⁸ DUCŒUR 2021.

⁹ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 95.

¹⁰ *Ibid.*, p. 97.

à acquérir la collection des cent-six manuscrits du *Veda*¹¹, en écriture nāgarī, de sir Robert Chambers (1737-1803) alors en vente en 1825 et au sujet de laquelle Eugène Burnouf avait alors, à ce moment, averti les orientalistes parisiens en écrivant dans le *Journal asiatique* cette courte note : « Nous souhaiterions attirer l'attention des protecteurs de la littérature indienne, sur cette occasion de former tout d'un coup une bibliothèque sanskrite, occasion, qui, si jamais elle se représente, ne s'offrira pas au moins d'ici à longtemps »¹². Malheureusement, cet avis n'eut aucun écho et Burnouf dut poursuivre durant plusieurs années sa laborieuse lecture du manuscrit du *Ṛgveda* en écriture télinga comme il s'en ouvrit à ses lecteurs dans *Son commentaire sur le Yaçna* publié en 1833 :

« J'ajouterai en finissant, puisque l'occasion s'en présente, que l'usage que j'ai fait des Védas dans le cours de ce travail a été limité par l'insuffisance des secours que nous possédons en France pour la lecture de ces livres difficiles. Quand on pense que le grand Colebrooke lui-même s'est abstenu de [se] prononcer sur certaines parties des Védas pour lesquelles il n'avait pu trouver de commentaire, on comprendra sans peine que la mauvaise copie télinga de la Bibliothèque royale ait présenté à mes recherches des obstacles souvent insurmontables. Je ne connais rien de plus fatigant pour la vue que cette écriture télinga tracée au poinçon sur des olles, rien de plus décourageant pour l'esprit que ces étroites feuilles de palmier dont la réunion forme un livre sans chapitres et sans index. »¹³

Néanmoins, malgré cet obstacle, Burnouf ne renonça jamais et, par un lent déchiffrement de l'écriture télinga, poursuivit sa lecture du *Ṛgveda*. Et ce fut donc à une double difficulté qu'il s'attaqua. La première fut assurément le déchiffrement du manuscrit de Paris, la seconde la compréhension des strophes du *Ṛgveda*. Sur ce dernier point, « le grand Colebrooke » en avait déjà avisé les orientalistes,

¹¹ Sur un total de sept cent vingt-cinq manuscrits.

¹² BURNOUF 1825, p. 63.

¹³ BURNOUF 1833b, p. 161.

dès 1805, dans une présentation somme toute défaitiste et peu encourageante :

« Le dialecte ancien dans lequel ils [les *Veda*] sont composés, et particulièrement celui des trois premiers *Veda*, est extrêmement difficile et obscur. Et, quoique curieux, en tant que parent d'une langue plus polie et raffinée (le sanskrit classique), ses difficultés doivent continuer longtemps à empêcher un tel examen de l'ensemble des *Veda*. »¹⁴

Mais la vision que s'en faisait Eugène Burnouf était toute autre, et cela pour deux raisons. La première reposait sur le travail que Friedrich Rosen (1805-1837), élève de Franz Bopp, avait entrepris à Londres, haut lieu de conservation des plus beaux manuscrits sanskrits et particulièrement du *Ṛgveda*. Dès le mois de mai 1830, Burnouf savait que Rosen s'était lancé dans l'aventure de l'édition et de la traduction du *Ṛgveda* comme il l'écrivit à Jules Mohl : « Avez-vous eu occasion de voir Rosen ? On dit qu'il commence à mordre aux Védas ; si vous savez quelque chose là-dessus, informez-m'en ; il en a une si belle collection sous la main que c'est sa faute s'il n'en fait rien. »¹⁵. Quant aux manuscrits londoniens, Burnouf aurait évidemment souhaité les voir afin de pallier la médiocrité de la copie télinga de Paris. Au mois de juin 1830, il s'adressa au même en ces termes : « Si vous savez quelque chose sur ceux de Londres, je vous serais bien obligé de me le transmettre ; Rosen s'en est beaucoup occupé dans ces derniers temps ; je ne veux savoir seulement que les bibliothèques où ils se trouvent, en tout ou en partie. »¹⁶. Mais moins enthousiaste que Burnouf, Jules Mohl lui répondit le 6 septembre au sujet du travail de traduction que Rosen venait de publier sous le titre *Rig-Vedae specimen* « Rosen a imprimé cinq ou six hymnes tirées du Rig-véda ; en tout trente à quarante Slokas ; ce qu'il avait trouvé de plus intelligible. Il parle de publier le Rig-véda entier, 1500 pages in-4°, mais je crois qu'il se

¹⁴ COLEBROOKE 1808, p. 497.

¹⁵ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 92.

¹⁶ *Ibid.*, p. 95.

fait illusion sur ses moyens. »¹⁷. Pourtant, et cela est la seconde raison, le peu que Burnouf avait pu saisir, de son côté, de la langue archaïque du *Rgveda* dans la copie télinga, eu égard non seulement à la langue avestique qu'il commençait à mieux cerner, mais encore au sanskrit classique et au pāli – prakrit indien –, dont il avait une très grande connaissance, ainsi que sa lecture du « Rig-Vedae hymnorum specimen » de Rosen, le confortèrent qu'il était tout à fait possible, et cela malgré nombre de difficultés, de déchiffrer le plus ancien monument littéraire de l'Inde, en s'aidant notamment des glossaires (nirukta) de la période pré-pāṇinéenne ainsi que des commentaires exégétiques (bhāṣya) des brāhmanes de la période médiévale. Cet espoir, Burnouf le confia à Mohl en janvier 1831 :

« Cependant je me force et finis par empiler les uns sur les autres quelques cahiers de mon commentaire zend. [...]. Le jour, je lis des Védas, dont nous avons quatorze boîtes à la Bibliothèque ; mais, depuis que j'ai reçu le petit morceau de Rosen, je suis peu encouragé, quand je compare les admirables secours qu'on a à Londres, en lexiques anciens et en commentaires, avec la nudité de nos horribles manuscrits télingas. Cependant, dans l'intérêt de mon commentaire zend, je lis le plus que je puis de ce vieux sanscrit, qui a un rapport étonnant avec le zend ; cela a considérablement modifié les idées que j'avais quand vous êtes parti. Au reste, avec les secours que possède Rosen, je crois très possible de publier le Rig-Véda. Quand on a lu cinquante pages de ces livres, on les connaît à peu près ; la langue est, comme les idées, très uniforme. »¹⁸

À la fin de l'année 1831, son jugement sur l'importance de la connaissance à acquérir de la langue ṛgvédique afin de comprendre l'avestique était définitivement arrêté. Il l'annonça aussitôt à Franz Bopp : « Il y a bien d'autres identités avec le sanscrit des Védas que j'ai découvertes en lisant de longs fragments de ces anciens livres dans l'horrible copie telougou que possède la Bibliothèque du roi.

¹⁷ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 501-502.

¹⁸ *Ibid.*, p. 117.

C'est, en général, le sanscrit ancien qu'il faut comparer avec le zend plutôt que le sanscrit classique. »¹⁹. Et Burnouf d'avoir une détermination sans faille en publiant, malgré les difficultés à surmonter, son *Commentaire sur le Yaçna*, au printemps 1833, pour lequel il utilisa également le petit opuscule de Rosen²⁰. Dans la droite ligne des travaux de grammaire comparée de Grimm et de Bopp auxquels il se référa, en se rendant maître des radicaux avestiques, dans le but d'en déterminer le sens, grâce aux comparants latins, grecs et sanskrits, ainsi que nombre d'autres langues européennes, il constata bien vite que « la liste des racines sanscrites contenait presque tous les radicaux dont je cherchais le sens, mais que ces radicaux n'étaient pas fréquemment usités, s'ils l'étaient jamais, dans le sanscrit classique, et que, pour les trouver dans la langue, il fallait remonter jusqu'aux Védas. »²¹. Cette découverte confirmait pour lui, d'une part, « la haute antiquité » de la langue avestique, dès lors datable et donc « contemporaine du dialecte primitif des Védas »²², et, d'autre part, l'existence historique d'un fonds commun des « anciennes croyances médiques » et « du culte primitif des Brahmanes »²³. Dès lors, pour Burnouf, l'histoire même des cultures iranienne et indienne archaïques se rejoignaient à travers leur langue respective que leurs vestiges liturgiques avaient conservée à travers les siècles. En 1833, lors de son discours d'ouverture au Collège de France, marquant une rupture avec la littérature sanskrite classique dont s'occupait son prédécesseur Antoine-Léonard Chézy (1773-1832), Burnouf ne manqua pas de rappeler l'importance de l'étude des *Veda* et des travaux en cours sur le plus ancien d'entre eux :

« À la tête de la littérature indienne, la critique, d'accord avec la tradition, place les Védas, que les Brahmanes regardent comme révélés par l'Intelligence suprême. Ces livres ne sont pas encore traduits, mais l'illustre Colebrooke en a donné une

¹⁹ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 122-123.

²⁰ BURNOUF 1833b, p. li, note 14.

²¹ *Ibid.*, p. xxvii.

²² *Ibid.*, p. xxviii-xxix.

²³ *Ibid.*, p. 79, note 64.

description et une analyse savante, et M. Rosen, de courts fragments qui doivent être suivis de la traduction du *Rigvéda*. »²⁴

Mais, à cette date, Burnouf restait encore limité dans sa propre recherche linguistique par les difficultés que lui posait son exemplaire du *Rgveda* de la Bibliothèque royale. Pour s'en convaincre, il suffit de lire son argumentation reposant sur l'étude de comparants ṛgvédiques. Comme il le souligna lui-même dans ses « Additions et corrections », il n'avait pu bénéficier des commentaires exégétiques du *Rgveda* issus de la tradition brāhmanique²⁵. Or, pour pouvoir scinder correctement et donner sens à certains composés nominaux comme « narāśaṃsa » qu'il rapprocha de l'avestique « nairyô çāghô » (nairiiō.saṅha), pour donner sens à ce dernier, les commentaires brāhmaniques demeuraient indispensables. Burnouf ne pouvait aller plus loin dans ses analyses et décomposa donc « narāśaṃsa » en « nara-āśaṃsa », proposant alors d'y voir soit un autre nom de Yama, celui « qui frappe les hommes », ou bien l'épithète d'une autre divinité « qui adresse la parole aux hommes ». Il dut donc se contenter d'expliquer que « ce sont là des questions pour la solution desquelles il faudrait pouvoir consulter ou le Nirukta ou un commentaire sur le *Rigvéda* »²⁶. À cette première difficulté s'en ajoutait une autre. La version en télinga qu'il avait sous les yeux donnait à lire, certes les strophes du *Rgveda*, mais dans leur version pada-pāṭha, c'est-à-dire énumérant séparément chacun des mots composant ces strophes sans être marqués des altérations dues aux règles d'euphonie ou sandhi. En comparant à ce manuscrit parisien, les strophes que Rosen avait éditées en respectant la métrique ṛgvédique, Burnouf ne pouvait que conclure au sujet de son manuscrit :

« Cette division n'est certainement pas sans intérêt en ce qu'on peut s'en servir pour entendre plus facilement le texte.

²⁴ BURNOUF 1833a, p. 5.

²⁵ « Comme je n'ai pas de commentaire pour le *Rigvéda* », BURNOUF 1833b, p. cxlix.

²⁶ BURNOUF 1833b, p. clx.

Mais il faut convenir aussi qu'il serait à peu près impossible de faire usage d'un pareil manuscrit pour donner une édition de la totalité ou d'une partie seulement de ce Véda ; car auparavant il faudrait rétablir le sandhi pour retrouver le mètre ; et comme les lois du sandhi ne sont pas, au moins dans quelques cas, exactement les mêmes pour le style des Védas que pour le sanscrit classique, on comprend sans peine à combien d'erreurs on serait exposé »²⁷.

Enfin, la dernière difficulté relevait de la graphie du copiste. Ainsi, par exemple, Eugène Burnouf pensait avoir repéré dans son manuscrit les adverbes *dvivat-* (deux fois) et *caturvat-* (quatre fois) :

« Cependant je trouve, dans un passage du *Rigvéda*²⁸, les adverbes de nombre *dvis* et *tchatur* suivis du suffixe *vat* (comme dans le zend *bijvaṭ*²⁹) et conservant leur finale primitive, si toutefois nous devons en croire notre manuscrit télंगा. Ce passage est ainsi conçu : *yasmāi tcha aham khanāmi vah dvi-vattchatuh-vat*, ce qui paraît signifier : “et *cujus gratia* ego fodio vos bis, quater.” Il faut sans doute lire ici *dvih-vat*, et on doit supposer que, dans une autre copie du *Rigveda*, ces deux mots seraient écrits *dvirvat*, *tchaturvat*. »³⁰

Or, dans cet hymne aux plantes – remèdes médicaux –, dont la métrique relève de l'*anuṣṭubh*, quatrain de huit syllabes, les deux termes de la lecture *pada-pāṭha* ne sont nullement *dvi-vat* (deux fois) et *catuh-vat* (quatre fois), comme le supposait Burnouf, à la lecture du manuscrit parisien, mais *dvi-pat* (bipèdes) et *catuḥ-pat* (quadripède)³¹. Conscient de la médiocre qualité de son manuscrit,

²⁷ BURNOUF 1833b, « Notes et éclaircissements », p. xxxi.

²⁸ Ms. Tél. n° 1d, fol. 706 r°.

²⁹ *Vidēvdād* 19.22 dit la Tentation de *Zaraθuštra*. Comment purifier l'homme et les vêtements souillés par les morts, « Tu dois faire cent prières à *Aša*, tu dois réciter le double d'*Ahuna Vairya* ; il doit faire quatre lavements avec l'urine de bovin, deux fois avec l'eau créée par *Mazdā*. » (LECOQ 2017, p. 1030).

³⁰ BURNOUF 1833b, p. cliv.

³¹ *mā vo riṣat khanitā yasmāi | cāhaṁ khanāmi vaḥ | dvipac catuṣpad asmākaṁ | sarvam astv anāturam || RV 10.97.20* (« Que ton creuseur ne souffre pas de mal, ni celui pour qui je te creuse. Que nos bipèdes et quadripèdes soient exempts de toute affliction. »)

Burnouf était certes resté prudent en en avertissant son lecteur, « si toutefois nous devons en croire notre manuscrit télinga ». De fait, il fut victime de l'écriture du scribe qui exécuta cette copie en 1730, les graphies respectives de va- (𑂔) et de pa- (𑂕) étant très proches dans la graphie télinga. Face à tous ces obstacles, Burnouf dut se résigner à faire lui-même le voyage jusqu'en Angleterre afin de pouvoir d'une part, collationner les manuscrits de l'*Avesta*, et, d'autre part, lire et recopier les textes védiques ainsi que les commentaires exégétiques brāhmaniques qui s'y rattachaient. En janvier 1835, il énonça son plan de travail à son ami Lassen :

« J'ai plusieurs buts : d'abord le *Bhâgavata Purâna*, que je ne puis guère renoncer à publier, quoique le zend m'absorbe ; ensuite la collation ou au moins la vue des manuscrits zends qui sont chez le grand peuple ; enfin copier ce que je pourrai du *Yadjur-vêda* et surtout du *Nirukta*, car je sens de jour en jour qu'il m'est impossible d'avancer dans le *Zend-Avesta* sans avoir jeté au moins un coup d'œil sur quelques portions notables des *Vêdas*. Voilà, vous me direz, un bien grand plan pour cinq ou six mois de séjour ; mais cela se diminuera naturellement, et je ferai ce que je pourrai. »³²

Après son voyage à Bonn, en septembre 1834, où il rencontra Schlegel, Lassen et Windischmann, à la suite de son élection au Collège de France, comme professeur de langue et littérature sanskrites, Burnouf se rendit donc à Londres, en avril 1835, où il retrouva Rosen³³ dont il avait brièvement fait la connaissance à Paris en 1828³⁴. Cependant, comme il l'écrivit à son père Jean-Louis, il le trouva « bien vieilli par le travail », Rosen était alors âgé de 29 ans. Ce « savant à jamais regrettable »³⁵, dira Burnouf, mourut deux ans plus tard, à 32 ans, épuisé par son édition et sa traduction annotée du *Rgveda*.

³² BURNOUF-DELISLE 1891, p. 186.

³³ Sur Rosen, voir ROCHER and STACHE-WEISKE 2020.

³⁴ Lettre de Fr. Rosen à Fr. Bopp datée du 4 mai 1828, LEFMANN 1891, Anhang, p. 186-188. Fr. Rosen écrivit à E. Burnouf dès 1829, BURNOUF-DELISLE 1891, p. 497.

³⁵ BURNOUF 1840-1850, p. iii.

Ce séjour à Londres fut un temps d'échanges et de partage. Burnouf était alors âgé de 34 ans et eut lui-même quelque déboire avec sa propre santé, à tel point que, devant l'immensité de la tâche à accomplir pour pouvoir collationner, lire et recopier quelques textes avestiques et sanskrits, il s'ouvrit à son ami Jules Mohl, au mois de mai, en lui affirmant : « Il me faudrait deux ans de séjour ici, et dans deux ans je serais mort ! J'ai vu le commencement du Véda de Rosen. Ce n'est guère amusant ; nous sommes tous plus ou moins condamnés aux bêtes. Mais vous ne devez pas vous plaindre, car enfin une page ou deux de vos grands combats pourront intéresser quelques lecteurs ; mais qui lira jamais le Véda et la grammaire zende en quatre ou cinq volumes ? »³⁶ Néanmoins, Burnouf put bénéficier de l'aide du travail entrepris par Rosen qui lui permit de poursuivre sa lecture de l'*Avesta*. De retour à Paris, il témoigna de la libéralité du savant allemand auprès de son ami Lassen :

« Mais ce qui m'a le plus satisfait, c'est le fruit que j'ai retiré de la connaissance que j'ai faite de M. Rosen, l'homme du monde le meilleur, le plus complaisant, le plus libéral, en un mot le plus exempt des défauts et quelquefois des vices qui déshonorent les gens de lettres, un vrai cœur d'homme avec un esprit et une tête de savant. Vous, qui le connaissez, ne serez pas surpris que j'aie reçu de lui toutes sortes de preuves d'amitié ; mais ce que vous apprendrez sans doute avec plaisir, c'est qu'après m'avoir prêté, pendant quelque temps, les 96 premières pages de son Rig-véda, que je lisais le soir, en comprenant ce que je pouvais, il me les a plus tard offertes en don, en y joignant [la suite] jusqu'à la page 124, pour que je les garde en France, et que j'en fasse l'usage que je désirerai pour l'explication de mon texte zend. Ce noble procédé, par lequel il s'est acquis des droits inoubliables à ma reconnaissance, m'a mis en possession d'une mine infiniment riche de renseignements de tout genre, qui jettent le plus grand jour sur le fond et sur la forme du Zend-Avesta. »³⁷

³⁶ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 264.

³⁷ *Ibid.*, p. 278.

Plus encore, Rosen³⁸, alors à Detmold en Westphalie, envoya à Burnouf, à la mi-septembre, une copie du glossaire ou *nighaṅṭu* de Yāska, grammairien antérieur au IV^e s. av. J.-C. Riche d'éléments nouveaux, Burnouf put se mettre à la lecture du *Ṛgveda* sur la base d'un texte établi par Rosen selon les critères de la philologie européenne et qui dépassait de loin l'état de celui du manuscrit parisien en télīnga. La publication posthume, en 1838, de l'édition et de la traduction latine du premier huitain du *Ṛgveda* de Rosen offrit enfin à Burnouf les moyens nécessaires pour parfaire son étude linguistique de l'*Avesta*. Ses notes personnelles attestent qu'il s'engagea dans une lecture attentive des strophes ṛgvédiques à partir de l'œuvre de Rosen, relevant des termes qui lui semblaient pouvoir l'aider dans la compréhension de la langue avestique (voir Annexe 3). Ainsi en est-il, par exemple, du terme avestique *yazata* dont il avait déjà donné une analyse dans son *Commentaire du Yaçna* en 1833. S'il avait noté le rapprochement évident entre la racine verbale iranienne *yaz-* et indienne *yaj-*, il refusait de voir dans la forme *yazata* un participe parfait passif – le participe *yaçta* correspondant à celui sanskrit de *iṣṭa* –, sans pouvoir cependant préciser exactement la signification que le suffixe *-ata* ajoutait au radical, hésitant alors entre « digne du sacrifice et du culte » et « qui est un objet d'adoration ».³⁹ La lecture suivie du premier huitain du *Ṛgveda* dans l'édition de Rosen lui offrit la possibilité d'une nouvelle analyse (voir Annexe 3). Dans ses *Études sur la langue Zende*, publiées en 1850, il revint donc sur son analyse passée et l'éclairage que lui avait apporté encore une fois la lecture du *Ṛgveda* :

« Je n'ai pas hésité à y reconnaître un suffixe *ata*, donnant, au mot qu'il modifie, le sens de *digne de*. Mais j'ignorais encore qu'il existât en sanscrit, et notamment dans la langue des Vêdas, une formative qui ajoute au radical auquel on la joint la valeur d'un participe grec en *tos* ou d'un adjectif latin en *bilis* ; d'où il résulte que l'on doit traduire maintenant avec certitude *yazata*, comme j'avais proposé de le faire

³⁸ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 523.

³⁹ BURNOUF 1833, p. 218-219.

conjecturalement, par “digne d’être honoré du sacrifice.” C’est ce dont on peut se convaincre en parcourant le livre I^{er} du R̥gveda de Rosen. C’est ainsi qu’on trouve au commencement du L. I^{er}, ch. 1^{er}, hymne 2, st. 1, *darçata*, que Rosen traduit par *conspiciendus*. [...] Enfin on rencontre *yadjata*, c’est-à-dire le *yazata* zend même qui nous occupe [en RV 1.34.7⁴⁰], et Rosen le traduit par *sacris celebrandus* [...] L’application toute spéciale que les Brâhmanes ont faite de l’adjectif *yadjata* n’infirmes pas le témoignage du R̥gveda, ou plutôt des commentateurs qui, comme Sâyaṇa, remplacent le terme archaïque *yadjata* par *yaṣṭavya* “digne qu’on lui offre le sacrifice.” L’existence de termes comme *darçata*, *yazata*, dans le plus ancien sanscrit, est une preuve manifeste des rapports intimes qui unissent l’idiome védique avec celui du Zend Avesta. Des exemples aussi frappants sont bien faits pour confirmer dans l’opinion qu’il n’y a presque aucune dénomination importante, parmi celles qui forment le fonds des croyances indo-persanes, qui ne se retrouve également en zend et en sanscrit. »⁴¹

Ses avancées significatives sur le *R̥gveda* et leur importance fondamentale pour la philologie historique ainsi que la mort prématurée de Rosen, qui ôta aux études ṛgvédiques un avenir prometteur, obligèrent finalement Burnouf à remplacer son enseignement sur la littérature sanskrite classique au Collège de France par celui sur le *R̥gveda* durant sept années, de décembre 1839 à mars 1846. Son nouveau cours avait également été rendu possible grâce aux manuscrits qu’il avait commandés en Inde. En décembre 1839, il obtint donc de John Stevenson (1798-1858), président de la Royal Asiatic Society de Bombay, d’une part, sa traduction anglaise des trente-cinq premiers hymnes du *R̥gveda*, publiée en Inde en 1833, et, d’autre part, deux manuscrits, enfin en écriture nāgarī, le premier, une copie pada-pāṭha du *R̥gveda* et, le second, le commentaire de Sāyaṇa en trois volumes (voir Annexe 4), qui ne lui coûtèrent pas

⁴⁰ trir no aśvinā yajatā dive dive pari tridhātu pṛthivīm aśāyatam | RV 1.34.7a
« Trois fois, pour nous, les Aśvin, dignes du sacrifice, jour après jour font le tour de la terre dans ses trois parties ». Cf. RV 1.128.8, Agni « le poète digne de recevoir un sacrifice », yajatam kavim.

⁴¹ BURNOUF 1840-1850, p. 82-84.

moins de cinquante livres sterling, l'équivalent actuel d'environ quatre mille euros⁴². Et qui mieux que Max Müller, son élève de cœur à qui Eugène Burnouf confia l'édition imprimée du *Ṛgveda* accompagné de son long commentaire de Sāyaṇa, édition en six volumes qui lui exigea vingt-neuf années de travail, plus de six mille pages in-folio⁴³, pouvait témoigner directement de ces années

⁴² La livre sterling pesait 8 gr d'or soit 8 x 50 x 10 € = 4000 €.

⁴³ DUCŒUR 2013. Ce travail d'établissement d'un texte sûr accompagné d'un commentaire brāhmanique, avant toute tentative de traduction, relevait de la méthode philologique préconisée par Burnouf. Alexandre Langlois y dérogea et publia une traduction française du *Ṛgveda* en quatre volumes de 1848 à 1851. Cette traduction intégrale fut vivement critiquée par O. Böhtlingk et R. von Roth (« Notre affaire serait déjà à moitié faite si la prétendue traduction du *Ṛgveda* par Langlois méritait ce nom. Mais elle ne le mérite que pour les passages où même un débutant aurait de la peine à se tromper, et encore à peine pour ceux-ci, car elle s'efforce d'imposer partout à son texte ce qu'il y a de plus faux. », BÖHTLINGK und ROTH 1853, p. iv), par M. Müller (« M. Langlois qui a publié une traduction complète du [*Rg*]Veda à une époque où la plupart des savants se contentaient de déchiffrer quelques lignes, excitera toujours notre admiration par l'audace, la persévérance et l'incontestable ingéniosité dont il fait preuve ; pourtant, devant le tribunal d'un savant plus sévère, de tels travaux ne pourraient être approuvés ; et l'on commence à reconnaître que les erreurs qu'ils ont propagées se sont révélées si malveillantes qu'elles l'emportent sur les nombreuses suppositions justes qu'ils contenaient sans doute. », MÜLLER 1856, p. vi-vii) et par le philologue Édélestand Du Méril (1801-1871), né à Valognes (« Les textes dont la publication avait été commencée par Rosen avec une intelligence et une connaissance de la langue au-dessus de tous les éloges sont devenus accessibles à tous, et M. Langlois, devançant l'édition sanscrite du *Rig-Véda*, que publie M. Müller, nous en a donné une élégante traduction française [...] Dans cette nécessité de donner un sens clair à toutes les métaphores, le traducteur s'est trouvé souvent forcé de consulter son intelligence plutôt que son érudition, et, quel que soit le bonheur habituel de ses conjectures, peut-être n'est-il pas toujours resté suffisamment Indien, peut-être même n'a-t-il pas toujours rencontré la vraie pensée de son texte. », DU MÉRIL 1853, p. 323 et 357). Louis Renou, quant à lui, affirmera que cette traduction « marque par rapport à Rosen un recul certain. [...] Ce qui désarme le plus chez lui est cette sorte d'ingénuité qui l'empêche d'entrevoir la difficulté même de la tâche qu'il assume ». À l'inverse, il reconnaîtra que « l'édition monumentale de Max Müller apportait enfin, introduit par de savantes préfaces, un texte du *Rk* que consolidait la double garantie littérale du *padapāṭha* et du commentaire, avec, même, cette élégance suprême d'un semblant de critique textuelle. Il était possible dès lors de se mesurer avec un document sûr, qui semblait relever de toutes les méthodes de la philologie occidentale. », RENO 1928, p. 4. Sur la reconnaissance philologique dont témoigna E. Burnouf à M. Müller au sujet de son travail

d'enseignement sur le *Ṛgveda* au Collège de France, enseignement qui renouvela le savoir des Européens sur l'histoire de la littérature sanskrite, et plus encore sur l'histoire des langues anciennes et des cultures qui les avaient transmises au II^e millénaire avant notre ère :

« Ses conférences portaient sur le *Ṛgveda* et m'ont ouvert un nouveau monde. Il nous a expliqué ses propres recherches, il nous a montré de nouveaux manuscrits qu'il avait reçus de l'Inde, en fait il a fait tout ce qu'il pouvait pour que nous soyons des compagnons de travail.⁴⁴ [...] Je vois encore les visages enthousiastes d'un certain nombre de jeunes érudits, assis autour de la table lorsque Burnouf donnait ses conférences avec une vivacité, une acuité, un flot de connaissances, que je n'ai jamais vu surpasser. [...] J'étais le plus jeune de tous. [...] Je me souviens bien de ma surprise lorsque j'ai entendu Burnouf parler des *Upaniṣad* comme d'œuvres de faible importance, comparées aux parties plus anciennes du *Veda*. Burnouf donnait alors une conférence sur le premier livre du *Ṛgveda*. »⁴⁵



d'édition du *Ṛgveda*, voir sa lettre datée du 9 novembre 1847 (MÜLLER G. 1902, p. 70-71) : « Mon cher ami, je vous remercie de m'avoir envoyé les feuilles de votre grande édition du *Ṛgveda*. [...] Vous avez donné tout cela avec un soin et une exhaustivité exemplaires. Mais vous nous avez donné beaucoup plus, et ici je ne saurais trop vous louer. Vous indiquez les citations, et vous les faites remonter non seulement à des ouvrages accessibles, mais à beaucoup d'autres qui n'ont pas encore été édités, je vous félicite de tout mon cœur de vos débuts, et je m'aventure à vous souhaiter le succès, car votre succès est assuré. Vous me connaissez assez, j'espère, pour sentir la sincérité de mes félicitations. »

⁴⁴ MÜLLER 1901, p. 169

⁴⁵ MÜLLER 1874, p. v-vi.

Annexe 1

E. Burnouf débuta ses cours sur le *Rgveda* le 2 décembre 1839 et les poursuivit jusqu'à la fin du premier semestre de l'année 1845-1846. Il fit la lecture et donna des explications sur les livres premier, sixième et dixième.

Les notes prises par Édouard Delaurier, de juin 1842 à février 1843, permettent d'avoir une vue d'ensemble du nombre d'hymnes *rgvédiques* étudiés.

<i>Rgveda</i>	PAPIERS BURNOUF 112 (BnF) (pages)
1.76.1-5 (entier)	89-91
1.77.1-5 (entier)	91-93
1.78.1-2	94
1.79.1-11	95-98
1.80.1-4	99-100
1.84.1-19	51-59
1.85.1-12 (entier)	59-64
1.86.1-10 (entier)	64-66
1.87.1-6 (entier)	67-69
1.88.1-6 (entier)	70-72
1.89.1-8	73-76
1.92.1-18 (entier)	77-85
1.93.1-6	86-88
1.93.7-12	2-4
1.94.1-16 (entier)	4-11
1.97.1-8 (entier)	12-13
1.98.1-3 (entier)	13-14
1.99.1 (entier)	15
1.100.1-3 et 11-19	15-16 et 17-20
1.101.1-8	21-23
1.102.10-11	24
1.103.1-8	24-27
1.104.1-7	27-29
1.105.5-19	29-36
1.106.1-6	36-37
1.108.1-4	38-39
1.109.1-8 (entier)	40-43
1.110.7-9	44
1.111.1-5	45-46
1.112.15 et 17-25	47-50

Annexe 2



Manuscrit du *Rgveda* en écriture télंगा sur feuilles de palmier (ôles) – 1730
Ms Sanscrit 214 [2^r-v^o] – BnF

Suchya par *te*!; p. 100 l. 9.
 la détermination de *m* ne peut elle pas être
 comparée de fait analogues en zend?

सर्व
kaude *dygnud*
 क्वास्मि वसं स्वर्षं ततन्
kuachais et *tolum* *kaude* *dygnomparai*
 (p. v. I. c. vii) fig. 2 (Rost. p. 57).
ca *svargya* *rustant* - il par le *construction*
de *du* *vargya* ? (conf. *sem*) *dygn*

यतत *taor* *ficus* *calbrandud*:
 त्विन्नां स्रष्टिना यज्ञता *her* *nobis*, *avim*, *vacin* *दवति*
calbrandi... (Rost. p. 63)
 याति शुभ्राभ्यां यज्ञतो दक्षिणां
ingred *itur* *condid* (*equis* *vestis*) *vacin*
clen *duo*, *la* *vacit* *duo*, p. 64. p. 65 *omne*
ap *tyque* *la* *vacit*.

ata *sup* *qui* *a* *de* *hous* *de* *tyor* *ya* *ba*
vicuadargatam - *ab* *omnibus*
com *par* *and*:
 दक्षं नु विष्वादर्शते *vili* *casta* (*vacin*
nam) *ab* *omnibus* *com* *par* *and* *lum*.
 I. c. vii, h. 2 (Rost. p. 41).
ca *sup* *qui* *ne* *par* *it* *pas* *ap* *tyque*
ya *ba* *ata*, *in* *sem*!

Travail de lexicographie d'E. Burnouf à partir de l'édition de Fr. Rosen
 et comparaisons possibles avec la langue zend
 PAPIERS BURNOUF 29 (p. 89 v° et 95 v°) - BnF

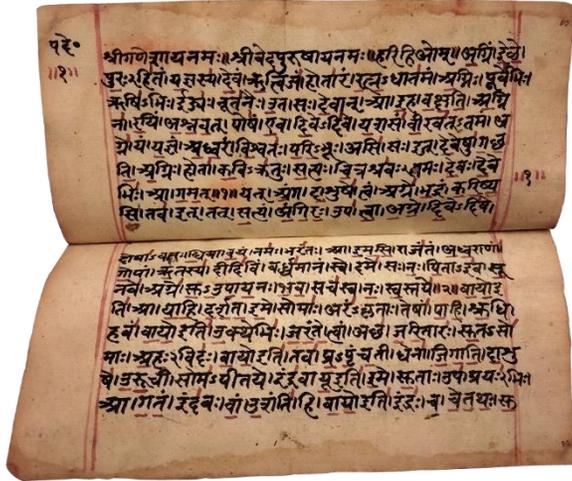
*Agnes au chateau de la lune
 Papiers de Burnouf.*

सोमापूर्वणा जनना रीतिं जना हिलो जनना वृषिब्बाः ।
 जालौ विषय्य युवनस्य गोवो देवा ऋकृणालामृतस्य नामिं ॥ १ ॥
 इतो देवी जायमानौ बुधन्तमौ तमासि रूह्लामकुष्टा ।
 आध्यामिः पङ्कगामास्वन्तः सोमापूर्वायां जनुदुमियालु ॥ २ ॥
 सोमापूर्वणा एसा विमानं सप्तवक्रं रथमविद्यमिबुं ।
 विषूवते मनसा बुधमानं तं तिव्बो ब्रह्मणा पञ्चरथिं ॥ ३ ॥
 रिव्ययः सतं नक्र इडा वृषिव्यामयो ऋधन्तरिस्त्रि ।
 तावत्सथं उरुनारं उरुचुं रायसोचं विद्यायां नमिमस्ये ॥ ४ ॥
 विश्वाव्यो युक्ता जनान विश्वमन्यो ऋमिचत्वा एति ।
 सोमापूर्वणावतं पियं मे युवायां विश्वाः पृत्ना जयेन ॥ ५ ॥
 पियं इषा तिव्वलु विश्वमिनो रीवं सोमो रियपतिरिथाड ।
 ऋवतु देव्यदितिनती बरुदेरम ॥ ६ ॥

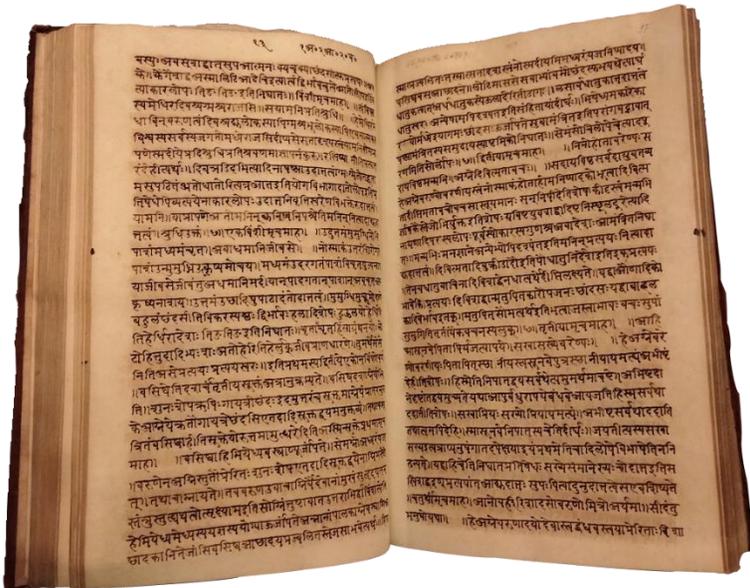
82
 1. Agnes au chateau de la lune
 2. Papiers de Burnouf
 3. Agnes au chateau de la lune
 4. Papiers de Burnouf
 5. Agnes au chateau de la lune
 6. Papiers de Burnouf
 7. Agnes au chateau de la lune
 8. Papiers de Burnouf
 9. Agnes au chateau de la lune
 10. Papiers de Burnouf
 11. Agnes au chateau de la lune
 12. Papiers de Burnouf
 13. Agnes au chateau de la lune
 14. Papiers de Burnouf
 15. Agnes au chateau de la lune
 16. Papiers de Burnouf
 17. Agnes au chateau de la lune
 18. Papiers de Burnouf
 19. Agnes au chateau de la lune
 20. Papiers de Burnouf
 21. Agnes au chateau de la lune
 22. Papiers de Burnouf
 23. Agnes au chateau de la lune
 24. Papiers de Burnouf
 25. Agnes au chateau de la lune
 26. Papiers de Burnouf
 27. Agnes au chateau de la lune
 28. Papiers de Burnouf
 29. Agnes au chateau de la lune
 30. Papiers de Burnouf
 31. Agnes au chateau de la lune
 32. Papiers de Burnouf
 33. Agnes au chateau de la lune
 34. Papiers de Burnouf
 35. Agnes au chateau de la lune
 36. Papiers de Burnouf
 37. Agnes au chateau de la lune
 38. Papiers de Burnouf
 39. Agnes au chateau de la lune
 40. Papiers de Burnouf
 41. Agnes au chateau de la lune
 42. Papiers de Burnouf
 43. Agnes au chateau de la lune
 44. Papiers de Burnouf
 45. Agnes au chateau de la lune
 46. Papiers de Burnouf
 47. Agnes au chateau de la lune
 48. Papiers de Burnouf
 49. Agnes au chateau de la lune
 50. Papiers de Burnouf
 51. Agnes au chateau de la lune
 52. Papiers de Burnouf
 53. Agnes au chateau de la lune
 54. Papiers de Burnouf
 55. Agnes au chateau de la lune
 56. Papiers de Burnouf
 57. Agnes au chateau de la lune
 58. Papiers de Burnouf
 59. Agnes au chateau de la lune
 60. Papiers de Burnouf
 61. Agnes au chateau de la lune
 62. Papiers de Burnouf
 63. Agnes au chateau de la lune
 64. Papiers de Burnouf
 65. Agnes au chateau de la lune
 66. Papiers de Burnouf
 67. Agnes au chateau de la lune
 68. Papiers de Burnouf
 69. Agnes au chateau de la lune
 70. Papiers de Burnouf
 71. Agnes au chateau de la lune
 72. Papiers de Burnouf
 73. Agnes au chateau de la lune
 74. Papiers de Burnouf
 75. Agnes au chateau de la lune
 76. Papiers de Burnouf
 77. Agnes au chateau de la lune
 78. Papiers de Burnouf
 79. Agnes au chateau de la lune
 80. Papiers de Burnouf
 81. Agnes au chateau de la lune
 82. Papiers de Burnouf
 83. Agnes au chateau de la lune
 84. Papiers de Burnouf
 85. Agnes au chateau de la lune
 86. Papiers de Burnouf
 87. Agnes au chateau de la lune
 88. Papiers de Burnouf
 89. Agnes au chateau de la lune
 90. Papiers de Burnouf
 91. Agnes au chateau de la lune
 92. Papiers de Burnouf
 93. Agnes au chateau de la lune
 94. Papiers de Burnouf
 95. Agnes au chateau de la lune
 96. Papiers de Burnouf
 97. Agnes au chateau de la lune
 98. Papiers de Burnouf
 99. Agnes au chateau de la lune
 100. Papiers de Burnouf

Apographe et transcription de l'hymne au soleil et à la lune (RV 2.40.1-6) par E. Burnouf
 PAPIERS BURNOUF 29 (p. 82-83) – BnF

Annexe 4



Manuscript du *Ṛgveda* (pada-pāṭha) reçu par E. Burnouf en 1839
8 vol., 1765-1794, Burnouf 8 (BnF – Sanscrit 199-206)



Manuscript du *Ṛgveda-bhāṣya* ou *Commentaire du Ṛgveda* de Sāyaṇa
3 vol., 1833, Burnouf 12 (BnF – Sanscrit 216-218)

Références bibliographiques

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE 1852

Jules Barthélemy Saint-Hilaire, « Sur les travaux de M. Eugène Burnouf », *Journal des Savants*, p. 473-487 et 561-575.

BÖHTLINGK und ROTH 1853

Otto Böhtlingk und Rudolf Roth, *Sanskrit Wörterbuch*, Erster Theil, St. Petersburg.

BURNOUF 1825

Eugène Burnouf, « Vente de manuscrits sanskrits à Londres », *Journal asiatique*, tome VII, p. 62-63.

BURNOUF 1829

Eugène Burnouf, « Extrait d'un Commentaire et d'une Traduction nouvelle du *Vendidad Sadé*, l'un des livres de Zoroastre », *Journal asiatique*, 2^e série, tome III, p. 321-349.

BURNOUF 1833a

Eugène Burnouf, « De la langue et de la littérature sanscrite », Discours d'ouverture prononcé au Collège de France, *Revue des Deux Mondes*, tome 1, p. 264-278.

BURNOUF 1833b

Eugène Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, Paris.

BURNOUF 1840-1850

Eugène Burnouf, *Études sur la langue et sur les textes zends*, tome I, Paris.

BURNOUF-DELISLE 1891

Choix de lettres d'Eugène Burnouf, 1825-1852, suivi d'une bibliographie, avec portrait et fac-similé, édité par Laure Burnouf-Delisle, Paris.

DUCŒUR 2013

Guillaume Ducœur, « Max Müller (1823-1900), de l'édition textuelle du *Rig Veda* à l'histoire comparée des religions », *Source(s), Cahiers de l'équipe de recherche Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe* n° 2, p. 81-104.

DUCŒUR 2021

Guillaume Ducœur, « Du devenir des manuscrits du *Ṛgveda* en Europe au XVIII^e siècle », dans Corinne Bonnet, Jean-François Courouau et Eric Dieu, *Lux philologiae. L'essor de la philologie au XVIII^e siècle*, Genève.

DU MÉRIL 1853

Édéléstand du Ménil, « Étude historique et littéraire sur le *Rig-Véda* », *Revue*

contemporaine, tome 6, p. 321-357.

LECOQ 2017

Pierre Lecoq, *Les livres de l'Avesta*, Paris.

MÜLLER 1856

Max Müller, *Rig-Veda-Sanhita, the Sacred Hymns of the Brahmans, together with the Commentary of Sayanacharya*, vol. III, London.

MÜLLER 1874

Max Müller, *Rig-Veda-Sanhita, the Sacred Hymns of the Brahmans, together with the Commentary of Sayanacharya*, vol. VI, London.

MÜLLER 1901

Max Müller, *My autobiography. A fragment*, New York.

MÜLLER G. 1902

Georgina Müller (ed.), *The Life and Letters of the right honourable Friedrich Max Müller*, vol. 1, London.

LEFMANN 1891

Salomon Lefmann, *Franz Bopp, sein Leben und seine Wissenschaft*, Berlin.

RENOU 1928

Louis Renou, *Les maîtres de la philologie védique*, Paris.

ROCHER and STACHE-WEISKE 2020

Rosane Rocher and Agnes Stache-Weiske, *For the sake of the Vedas, the Anglo-German life of Friedrich Rosen 1805-1837*, Wiesbaden.

Table des matières

Avant-propos	1
Guillaume DUCŒUR D’Urville au Collège de France, du Cotentin à l’Inde sanskrite Itinéraires de Jean-Louis et Eugène Burnouf	3
Pierre-Brice STAHL E. Burnouf et les lieux de savoir : voyages et correspondances	27
Philippe SWENNEN Eugène Burnouf et la naissance de l’exégèse avestique	51
Guillaume DUCŒUR Recherches et enseignements sur le <i>Ṛgveda</i>	73
Anthony KELLER Le déchiffrement de la langue pâlie et le bouddhisme du Sud	97
Kyong-kon KIM Le bouddhisme du Nord et le <i>Sūtra du lotus de la bonne loi</i>	121
<i>Lalitavistara</i> (chap. 1 et 2) et <i>Kāraṇḍavyūha</i> traduits par E. Burnouf	
Introduction	157
<i>Lalitavistara</i>	185
Chapitre premier (nidāna)	187
Chapitre deuxième (samutsāha)	195

<i>Kāraṇḍavyūha</i>	201
Première partie	
Chapitre premier (jetavanavihāraṇa)	203
Chapitre deuxième (avīciśoṣaṇa)	206
Chapitre troisième (sattvadhātuparimokṣaṇa)	209
Chapitre quatrième (candrādyutpatti)	211
Chapitre cinquième (vividharaśminiḥsaraṇa)	212
Chapitre sixième (tathāgatasamvāda)	213
Chapitre septième (avalokiteśvarapuṇyaskandhakathana)	214
Chapitre huitième (vaineyardharmopadeśa)	216
Chapitre neuvième (asurāśvāsana)	218
Chapitre dixième (kāñcanamayabhūmyādyupasthāna)	219
Chapitre onzième (balisamāśvāsana)	220
Chapitre douzième (yakṣādisamāśvāsana)	230
Chapitre treizième (devabhavanabhramaṇa)	233
Chapitre quatorzième (siṃhalabhramaṇa)	235
Chapitre quinzième (vārāṇasībhramaṇa)	236
Chapitre seizième (magadhabhramaṇa)	236
Deuxième partie	
Chapitre premier (aśvarājavarṇana)	241
Chapitre deuxième (romavivaraṇāvarṇana)	249
Chapitre troisième (ṣaḍakṣarīmahāvidyāmāhātmyavarṇana)	257
Chapitre quatrième (ṣaḍakṣarīmahāvidyāmaṇḍalavarṇana)	264
Chapitre cinquième (mahāvidyopadeśa)	266
Chapitre sixième (mahāvidyāmaṇḍalavarṇana)	268
Chapitre septième	274
Chapitre huitième	281
Table des matières	291

Ce volume rassemble une série de contributions présentées lors de la Journée d'étude qui fut organisée à Urville-Bocage (Manche), le 28 mai 2022, et qui eut pour finalité d'évoquer le parcours de Jean-Louis Burnouf (1775-1844), natif de cette commune normande, et l'intérêt qu'il porta à l'étude du sanskrit, ainsi que de rappeler les recherches, dans les domaines de l'iranologie et de l'indologie, que son fils, Eugène Burnouf (1801-1852), entreprit à sa suite et qui renouvelèrent définitivement le savoir des Européens sur l'histoire des religions de l'Iran préislamique et de l'Inde védique et ancienne, à savoir le mazdéisme, le védisme et le bouddhisme. Ce volume est aussi l'occasion de faire connaître son patient travail de traduction de textes bouddhiques en un temps où bien souvent celui-ci ne pouvait se faire qu'à partir d'un ou deux manuscrits en provenance de l'Asie du Sud. Laisées en l'état après sa mort survenue en 1852, ses traductions du *Lalitavistara* (ch. 1 et 2), vie traditionnelle du Buddha Śākyamuni, et du *Kāraṇḍavyūha* – sūtra exaltant la puissance et les vertus du bodhisattva Avalokiteśvara –, sont ici présentées et éditées pour la première fois et offrent l'occasion d'apprécier le génie philologique de l'un des plus grands orientalistes du XIX^e siècle.

**Histoire, sociologie, archéologie
et anthropologie des religions | HiSAAR**

Les Instituts thématiques interdisciplinaires
de l'Université de Strasbourg & Inserm
dans le cadre de l'Initiative d'excellence